

" La Rabbia ", rage au corps di Maia Bouteillet (Libération, 25/07/2002)

Avignon - Une poussière de sciure soufflée par le mistral dans une petite cour d'école. Un corps gracile de garçon androgyne dans une robe de mariée et une fable enfantine en dialecte de Genova.

< La course sur un fil a toujours été le chemin de notre théâtre > , dit Pippo Delbono. Bien malin qui pourra dire ce qui nous rend si heureux dans ce théâtre-là. Qu'est-ce qui fait que ce type sous la lune, avec son chapeau mou et sa cravate mal ficelée, nous touche presque jusqu'aux larmes, alors que d'autres crient à l'imposture ? < Pauvre Pasolini, pauvre >, a lancé une voix excédée dans le public au soir de la première. Et il ne croyait pas si bien dire.

Pauvreté. La Rabbia, le dernier des trois spectacles que Pippo Delbono présente à Avignon, et le plus ancien chronologiquement, est en effet d'une extrême précarité. De cette pauvreté, justement, dont s'est nourrie toute l'œuvre de Pasolini, auquel le spectacle est dédié. Une poésie des déshérités à laquelle l'acteur rend un hommage en forme de divagation douce à travers l'image de ses propres souvenirs et les mots d'autres poètes - Rimbaud, Genet, Chaplin -, frères de rage et d'amour de Pasolini. Un type balaye le plateau avant de rejoindre la régie, un autre, jeans et torse nu, gratte sa guitare qu'il abandonnera parfois pour gagner le centre du plateau, et Pippo Delbono derrière un micro, la plupart du temps seul en scène, raconte ses histoires par fragments, en détachant chaque mot, dans un français un peu hésitant, comme un enfant sur la pointe des pieds. La grande époque de Pasolini, ces années 60 où lui-même était encore tout gamin, le boum économique où les classes populaires se sont mises à acheter des petites Fiat et ce dialecte de Genes à l'accent provincial transmis par son père, qui lui faisait honte. Les amis de Pippo, Bobò le petit homme sourd-muet, Pepe et les autres, ne rejoindront la scène que le temps d'une apparition. Des visions de bonheur et de douleur mêlés. Notamment celle surgie, en trois gestes, d'un homme, yeux bandés, dont on torture les tétons, tandis que se trémousse un jeune homme en talons aiguilles et lamé argent, telle une chanteuse de variété. *Como e bello fare il amore*, dit la chanson alors en vogue en Argentine, à l'époque des "desaparecidos".

, dit Pippo, citant les mots du poète en exergue de son film, *Il fiore delle mille e una notte*, et on lui trouve soudain un air de Ninetto Davoli, l'acteur fétiche de Pasolini, avec ses cheveux frisés et ce regard naïf quand il sourit.

L'art de Pippo Delbono est tout entier affaire de corps et de présence, il tient à cette profonde qualité de ceux qu'il convie à la scène, à ces moments immobiles volés à la course du temps. < Si tu ne cries pas liberté avec joie, tu ne cries pas liberté. Si tu ne cries pas liberté avec amour, tu ne cries pas liberté. > Pippo met ses pas dans les traces de ces grandes figures d'écrivains auxquels il se réfère, souffle-t-il dans la nuit. Son spectacle est un don.